

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE PAR “LES AMIS DU FESTIVAL”

Rencontre avec l'équipe artistique de ENFANT – École d'Art, 9 juillet 2011

« *Malaise... quel malaise ?* »

Public nombreux, avec beaucoup de jeunes, pour dialoguer avec **Boris Charmatz**, entouré de deux de ses danseurs, d'Erwan Keravec (cornemuse), et d'Yves Godin (lumières).

D'entrée de jeu, les « *ressentis* » des spectateurs font état d'un certain « *malaise* », plus ou moins prononcé, à voir ainsi sur le plateau de la Cour d'honneur des enfants inertes, manipulés, par la grue comme par les adultes, donnant un sentiment d'angoisse à un spectacle auquel un intervenant a même vu une fin pessimiste. À l'inverse, un spectateur a ressenti les enfants comme étant les manipulateurs. Boris Charmatz répond en disant qu'en danse, effectivement, on manipule les corps : mais au sens propre, avec les mains, et non au sens figuré (manipulations médiatiques ou politiques). Pour lui, les enfants ne sont pas des poupées de chiffons. « Les enfants ne sont pas inertes, dit-il, nous avons fait un véritable travail avec eux, pour eux, avec quelques mouvements joyeux. » Et de souligner que transporter un enfant dans ses bras est un geste de tendresse, de délicatesse, loin de toute connotation pédophile, loin de toute violence (et d'ailleurs, il y a plus de violence dans la société que dans ce spectacle...) : « On est dans un endroit flottant », dit-il assez joliment. Quant aux machines, si certains les trouvent inquiétantes, Boris Charmatz, lui, les compare à des jouets d'enfants, sans aucune méchanceté. Et le bruit du tapis roulant, en ralentissant, évoque plutôt des battements de cœur.

Une question est posée sur le parti-pris de la couleur noire : Boris Charmatz répond qu'après plusieurs autres essais elle s'est imposée, comme facteur d'homogénéité entre adultes et enfants, sol et machines, dans une volonté d'indifférenciation. À un spectateur regrettant que la grue ne soit plus utilisée après la scène initiale, Boris Charmatz fait remarquer qu'elle sert à élever Erwan, le cornemuseux.

Revenant sur la question des enfants, et après les paroles d'une maman disant qu'elle « aurait bien volontiers confié les siens pour cette création », Boris Charmatz réaffirme *leur place centrale, non subie* : ce sont eux-mêmes, par exemple, qui ont voulu bouger les adultes, et ils ont tout au long des répétitions, fait valoir leurs propres points de vue. De même en ce qui concerne leur déshabillage, à la fin : ce sont eux qui le font, comme ils le veulent ou non. Séquence qui, comme pour tous les gestes de toucher avec les adultes, doit être évacuée de tout fantasme... !

Quelques questions ont trait à la musique. Celle d'Erwan est-elle rituelle, et de quel rite ? Pour lui, le rite s'applique à un moment donné, donc, en l'occurrence, celui de ce spectacle. Quant à la chanson, elle est revendiquée par Boris Charmatz comme un souvenir personnel de son enfance. Et, pour *Billie Jean*, de Michael Jackson, aucune volonté de provocation, simplement un tube planétaire sur lequel les fans (et le chanteur) ont dansé... Mais il fait remarquer, étrangement, que les paroles comportent la phrase : « Cet enfant n'est pas de moi » !

Un auditeur ressent la fin du spectacle pas du tout pessimiste, mais, au contraire « comme dans un rêve », avec ce musicien suspendu en l'air. Et, de manière générale, de quelque nature qu'elles soient, les gens ont ressenti beaucoup d'émotions.

Finalement, le public semble acquiescer à la proposition de Boris Charmatz de relations apaisées entre adultes et enfants, avec beaucoup moins de violence sur le plateau, le répète-t-il, que dans la société, ou même dans les cours de récréation : « Pas besoin de cellule de soutien psychologique », dit-il... ! Pour autant, les réactions mitigées du public lors du salut final ne laissent pas indifférents les enfants, qui se posent des questions, mais réagissent positivement, en les poussant à jouer encore mieux.

PP / AFA